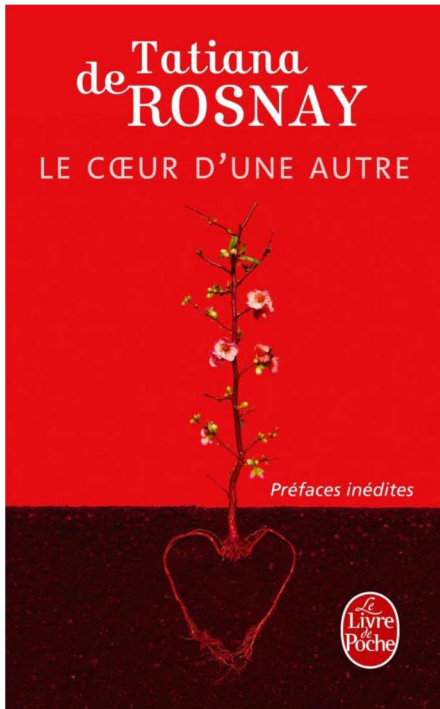


# le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

## Le Cœur d'une autre

*Tatiana de Rosnay*



J'avais les habitudes lugubres d'une vieille fille ; ces vieilles filles velues à bouillottes qui se parlent seules à voix basse, qui portent des chaussettes de laine pour dormir et leur Damart même quand il fait chaud. Rien de tragique, pourrait-on dire. Rien d'extraordinaire. Cependant – hélas ! –, il s'avère que je suis un homme.

Lassé du tête-à-tête permanent avec mon téléviseur, je dînais presque chaque soir dans un restaurant sans prétention en bas de chez moi. « Le Bistrot de Ginette » était un antre aux murs vieux rose et aux tables de formica à la surface huileuse. Là, personne ne m'adressait la parole, si ce n'était pour prendre ma commande, toujours la même : la « formule » à cinquante-cinq francs, pichet de rouge compris, suivie d'un café serré. La patronne me connaissait et veillait à ce qu'on me serve avec une rapidité efficace. On me gardait la même table, à l'écart des autres, où je pouvais lire *L'Équipe* sans être dérangé, éloigné du juke-box qui ne jouait que des airs de Dalida.

Je renâclais à m'aventurer dans les magasins, aussi commandais-je par correspondance mes habits, pyjamas, slîps, chaussettes et chaussures, choisissant d'année en année les mêmes modèles, souvent les moins chers (et par conséquent, les plus laids), car je trouvais que c'était là un gain de temps et d'argent. Je me faisais également porter une fois par semaine, le samedi, par un livreur taciturne (une aubaine, car je ne me sentais pas obligé de lui faire la conversation), un carton dont le contenu variait peu : café, sucre, saucisson, boudin, vin rouge, bière, pain blanc, beurre demi-sel et pâté.

Chez moi, un répondeur branché en permanence me permettait de ne pas décrocher lorsqu'on m'appelait, car je méprisais le téléphone. L'enregistrement de l'annonce d'accueil m'avait donné quelques soucis. Déclamer d'un ton désinvolte et joyeux : « Bonjour, vous êtes bien chez Bruce Boutard ! Je ne suis pas là, mais merci de me laisser un message après le bip sonore ! Je vous rappelle ! À bientôt ! » ne me convenait pas. J'optai pour un sépulcral : « Ceci est un répondeur. À vous. » On me reprochait souvent la froideur expéditive de ce message. Mais elle me plaisait.

En réalité, je m'appelle Brice, un prénom que j'ai toujours trouvé précieux et efféminé. Les consonances viriles et abruptes de « Bruce » me séduisirent à l'âge de dix ans, dès ma première lecture d'une bande dessinée célèbre, *Batman*, dont le héros, Bruce Wayne, se métamorphosait d'un paisible héritier en une chauve-souris justicière. Ce fut l'affaire d'un

changement de syllabe. Trente ans plus tard, il n'y avait plus que mes grandes sœurs pour persister à me donner du « Brice ».

La consécration mondiale d'une star hollywoodienne, Bruce Willis, fit en sorte que ce prénom d'adoption soit enfin prononcé correctement : « brousse », et non « brusse ». En revanche, l'allure massive de Willis, ses biceps, sa haute stature et son sourire charmeur m'apprirent à mes dépens que je m'étais désormais encombré du prénom d'un séducteur. Ce qui n'était pas mon cas. Et en prenant de l'âge, cela ne s'arrangeait guère.

J'avais dû être vaguement beau vers vingt ans, mais à quarante-deux – mon âge quand tout a débuté –, l'emprise des années avait clairsemé ma chevelure et creusé les traits de mon visage, les rendant aussi anguleux qu'un portrait de Modigliani. Ma taille fluette, mes épaules rentrées, mon torse concave semblaient eux aussi avoir été évidés par le temps, rongés par les intempéries de la vie, et seules mes prunelles avaient su conserver un éclat dont je m'enorgueillissais. Mon ex-femme disait (à l'époque où elle m'aimait encore) que mes yeux étincelaient comme ces eaux mi-vertes, mi-bleues, que l'on trouve à l'embouchure de la Rance, où nous passions des vacances en famille avant le naufrage de mon mariage.

Après Élisabeth, je songeai à refaire ma vie. Mais la perspective d'un nouvel engagement me tentait peu, et la peur d'un échec me taraudait. Je me sentais coupable. J'avais fait souffrir Élisabeth depuis le

début ; je l'avais trompée sans relâche. Un bébé mort-né, quelques années après la naissance de notre fils Mathieu, vint aggraver la tristesse de ma femme. Elle accepta un temps mes infidélités, puis me quitta sans crier gare.

L'été des dix ans de Mathieu, elle prit le large, m'abandonna sur la plage de l'Écluse à Dinard comme on laisse une voiture en panne au bord d'une route déserte. De ce départ, je gardai le souvenir d'une tristesse indicible et d'un grand soulagement. Enfin seul ! Je n'avais plus besoin de me cacher, de mentir, de ruser. Les femmes n'allaient-elles pas me tomber dans la main comme des fruits mûrs ? J'étais prêt à m'en gaver jusqu'à l'indigestion.

Étrangement, mes quelques conquêtes sortaient du même moule que celles d'avant mon divorce : des filles jeunes, plutôt niaises, encore fraîches. Je m'en contentais avec une placidité résignée, sachant au fond de moi qu'une femelle trop perspicace aurait vite fait de me sonder, de mettre à nu mes déficiences. Je préférais endosser le rôle facile du mufle maussade devant lequel ces nigaudes s'aplatissaient, esbroufées par mes sautes d'humeur d'ours mal léché.

Après le départ d'Élisabeth, grisé par les attraits de ma liberté retrouvée, une misogynie inavouée poussa en moi comme de la mauvaise herbe. Je désirais autant les femmes, mais plus j'accumulais de bégains insipides, plus mon dédain envers elles s'accroissait, comme si je les rendais responsables de ma propre inconstance. J'avais toujours eu le goût des femmes, mais c'était une faim facilement rassasiée et qu'au

fond je jugeais méprisable. J'étais de ces hommes qui, une fois la femelle conquise, n'aspiraient qu'à une envie : fuir. Seule la chasse m'excitait, ce moment précis où une femme capitule, où l'on sait qu'il suffit de quelques gestes pour la posséder.

Je ne ramenaient jamais de femmes chez moi. J'allais chez elles, et, une fois l'acte consommé, je rentrais. Depuis un certain temps, mes aventures s'espaçaient. Je ne me souvenais déjà plus de la dernière. Elle n'était qu'un lointain et nébuleux souvenir. En vieillissant, courtiser une femme, l'emmener dîner, lui faire la conversation, écouter la sienne, me demandait trop d'efforts. Je me montrais souvent impatient. Ces dames n'appréciaient guère mon empressement, et lorsque j'avais eu mon content de lèvres pincées et d'yeux courroucés, j'allais voir les putes du côté du bois de Vincennes. Là, c'était l'affaire de quelques minutes, dans ma voiture, ou dans une Sanisette aux relents d'eau de Javel, en bordure d'un grand boulevard.

S'il pleuvait, ou si les belles de nuit arboraient des rictus d'héroïnomanes en manque, je louais des films pornographiques à un vidéo-club. Je ressentais parfois de la honte à visionner de telles cassettes. Les acteurs dotés de pénis démesurés me complexaient. Un vide m'envahissait après ces orgasmes solitaires, et la jouissance elle-même, bien qu'intense, me paraissait souvent creuse et rapide. Mais, à la longue, j'avais appris à m'en satisfaire.

Je me revois au début de mon histoire, avachi face à mon ordinateur, la lippe boudeuse, l'œil morne, allumant une cigarette alors que le cendrier à droite de ma souris débordait déjà de mégots malodorants.

Cela faisait sept ans que je travaillais à la société Digital-Epilog, rue d'Amsterdam. Autour de moi, médusés par leurs écrans, les analystes programmeurs que je dirigeais en tant que chef de projet informatique se parlaient à peine tant que les ordinateurs restaient allumés. Le soir venu, si les plus bavards osaient enfin prendre la parole, leur discours s'éloignait rarement de leur profession.

J'entendais plus souvent « J'ai des problèmes avec l'encryptage RSA pour éviter des trous dans JAVA sur le nouvel Explorer » qu'un commentaire sur le dernier film à succès. D'autres, plus sauvages encore, persistaient à garder le silence, comme si le seul jargon qui leur était intelligible restait le langage C ou les protocoles sous Unix, codes cabalistiques avec lesquels ils jonglaient toute la journée, doigts aussi habiles sur un clavier AZERTY qu'un pianiste virtuose devant son Steinway.

Depuis mon divorce, j'habitais un petit appartement rue de Charenton dont je ne m'étais jamais occupé. Tout effort de décoration me semblait superflu. Lorsque j'y avais emménagé, les murs étaient blancs comme neige. Quelques années plus tard, la nicotine y avait laissé son estampille jaunâtre et odorante, comme sur mes index et majeur droits. Les rideaux, les coussins du canapé, les draps, couver-

tures et oreillers puaien le tabac froid. Mais cela ne me dérangeait pas.

La peinture laquée de la minuscule salle de bains s'était peu à peu ornée de boursoflures semblables aux cloques d'une maladie honteuse. De ma baignoire sabot, avec une certaine fascination, je notais jour après jour leur avancée insidieuse. Le voisin du dessus (sans doute victime d'une prostate défaillante, car il tirait sa chasse d'eau toutes les deux heures, même la nuit) devait avoir un joint défectueux dans sa douche. Mais je préférais garder sous silence ce dégât des eaux pour ne pas devoir lui adresser la parole.

Ma concierge, Mme Robert, montait une fois par semaine pendant que j'étais au bureau. J'eusse préféré qu'elle vînt plus souvent, mais mon budget ne me le permettait pas. Mme Robert fleurait la transpiration et la ménopause, mais elle faisait bien son métier. Heureusement, je la voyais peu. Elle me laissait des mots consciencieux près du téléphone avec le calcul exact de ses heures. Chaque premier du mois, je lui donnais son dû dans une enveloppe marquée à son nom, placée au même endroit. À la fin de l'année, je mettais ses étrennes dans l'enveloppe du ménage, et elle me remerciait d'une carte de vœux signée d'elle et de M. Robert. Nos rapports se limitaient à ces échanges polis.

Mon fils venait dîner avec moi chaque mardi. Ces soirées avec lui étaient mes seuls instants de bonheur. Il me reprochait ma « vie d'ermite », et je me laissais faire, amusé par ses initiatives : les mardis

soir, Mathieu m'emmenait au cinéma, et parfois au théâtre. Mais il connaissait mes goûts. Pas question de m'entraîner voir un film « pseudo-intellectuel », ou une pièce trop savante ; je m'y ennuyais ferme. Il se rabattait sur des policiers américains efficaces, ou des pièces populaires à l'intrigue simpliste. Après, nous soupions chez Ginette. Il avait tenté de me faire découvrir d'autres restaurants plus exotiques, me vantant les délices de la cuisine chinoise ou marocaine, mais je n'appréciais pas ces mets piquants qu'il fallait manger avec des baguettes ou les mains, et qui laissaient sur les doigts une odeur tenace et épicée.

Autre petite distraction : mes matches de tennis hebdomadaires avec Stéphane, dans un club porte de Versailles. C'était mon seul ami. Notre complicité datait de la maternelle. Stéphane avait mieux réussi que moi. Il avait gagné de l'argent avec une rapidité vertigineuse tandis que je joignais péniblement les deux bouts. Je ne cédaï jamais à la jalousie. Il était le frère que je n'avais pas eu, et je l'admirais trop pour nourrir une quelconque hostilité à son égard. Fortune faite, il épousa Sylvie, son amour de jeunesse, une minette décolorée qui, sous l'effet de dépenses somptuaires, se transforma en mondaine diaphane. Les Wirz vivaient à Neuilly-sur-Seine, dans une de ces petites rues cossues qui longent l'avenue Charles-de-Gaulle. Leur appartement tape-à-l'œil témoignait de leur fortune récente.

Les week-ends, je me levais à sept heures. Je détestais faire la grasse matinée. Après plusieurs tasses d'un café noir et sucré, je me promenais dans le quartier, Gauloise au bec. Je respectais toujours le même itinéraire, remontant le faubourg Saint-Antoine jusqu'à la place de la Nation, puis j'empruntais le boulevard Diderot qui rejoignait la rue de Charenton. Mains dans les poches, je marchais vite, sans regarder autour de moi. Il s'agissait de prendre l'air.

Si d'aventure quelque commerçant persistait à me saluer, je lui répondais d'un bref hochement de la tête. Je ne m'arrêtais jamais dans un square, où j'aurais pu me reposer un peu, s'il faisait beau. Peuplés de pigeons sales, de mères de famille proprettes, de retraités bavards, d'enfants bruyants, de poussettes regorgeant de braillards, j'évitais ces petits carrés de verdure fanée et de sable poussiéreux. Je préférais rentrer chez moi suivre les émissions de sport à la télévision, une canette de bière à la main, une cigarette dans l'autre.

Ma solitude me pesait peu. À cause d'une sombre histoire d'héritage, je m'étais brouillé avec mes sœurs après le décès de notre mère, trois ans auparavant. Je ne les voyais plus. J'ai peu connu mon père. Il décéda d'une crise cardiaque lorsque j'avais dix-sept ans. Il m'avait eu sur le tard, vers la cinquantaine. J'étais le petit dernier. Je garde le souvenir d'un homme autoritaire, moustachu, qui levait souvent la main sur moi. Il brutalisait ma mère et mes sœurs, passait ses journées à nous donner des ordres ; secrètement, je le vénérais. Il savait se faire respecter. À sa mort, d'un coup, je

devins l'homme de la maison. À mon tour d'aboyer, de trépigner.

Telle était ma vie, dans toute sa vacuité. Elle se dessinait devant moi, longue autoroute banale, dont la monotonie n'était brisée que par les mardis soir de Mathieu et le tennis avec Stéphane, comme l'apparition fugitive et inopinée d'une biche traversant l'asphalte. Je m'apprêtais à vieillir ainsi.

Du moins, le croyais-je.